La fleur de l'âge

Roman

Wendy Baqué ©

Mentions légales : Le code de la propriété intellectuelle et artistique, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, n'autorise d'une part que les « copies ou les reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non-destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration. Aux termes de l'article L.122-4 du code de la propriété intellectuelle, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite ». Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par l'article L355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les lieux, les personnages et les événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des faits réels, des personnes existantes ou ayant existé, serait purement fortuite.

© Wendy Baqué – tous droits réservés

La fleur de l'âge

Dépôt légal : février 2021

Code ISBN : 9791035960674

Crédit photo couverture : libre de droit Canva - Pixabay

TABLE DES MATIÈRES

DÉDICACE.....4

CHAPITRE 1 : Je n'aime pas me faire remarquer. Là, c'est râpé.....11

CHAPITRE 2 : Qu'est-ce que c'est que ce bazar, encore ?.....31

CHAPITRE 3 : Bonjour, je m'appelle Benjamin et je suis musicien.....38

CHAPITRE 4 : Je sens que je vais vivre de grandes choses.....53

CHAPITRE 5 : Si c'était à refaire, je le referai autrement.....73

CHAPITRE 6 : Je suis Invisible Man, le super héros que personne ne veut être et dont personne n'a besoin.....82

CHAPITRE 7 : Je vous emmerde !.....98

CHAPITRE 8 : Je suis un vendeur de rêves entre quatre murs.....115

CHAPITRE 9 : Il me manque tellement !.....128

CHAPITRE 10 : Et si « Benjamin-le-musicien » était ma véritable identité ?.....147

CHAPITRE 11 : C'est justement là le problème, mon petit Benjamin.....169

CHAPITRE 12 : Après tout, Benjamin rime aussi avec magicien.....186

CHAPITRE 13 : Il ne manque plus qu'un joli poupon pour compléter le tableau !.....199

CHAPITRE 14 : Faire comme tout le monde n'est jamais une bonne idée.....243

CHAPITRE 15 : Mieux vaut en rire qu'en pleurer, non ? 281

CHAPITRE 16 : Ça vaut peut-être le coup de risquer quelque chose.....297

CHAPITRE 17 : Si je ne m'autorise pas à être moi-même, qui le sera à ma place ?.....330

CHAPITRE 18 : Arrête de te chercher de fausses excuses.....358

CHAPITRE 19 : Plus de peur que de mal.....368

CHAPITRE 20 : Ça n'avait plus de sens, c'est ça ?.....385

CHAPITRE 21 : Tu viens littéralement de casser la baraque !.....405

CHAPITRE 22 : À moi de jouer !.....424

CHAPITRE 23 : Il faudra t'y faire, mon grand.....452

CHAPITRE 24 : Je donnerai tout pour effacer ces horribles images et rendre sourds ces mots atroces...466

CHAPITRE 25 : Si je peux me permettre un conseil… 494

CHAPITRE 26 : J'ai tout mon temps pour vivre, à présent.....509

CHAPITRE 27 : Les fleurs ont fané.....521

CHAPITRE 28 : Si on est dimanche, tu n'as rien de mieux à faire que de venir me voir ?.....539

CHAPITRE 29 : Tu es sur le bon chemin, à présent.. .544

CHAPITRE 30 : Je ne vois plus rien et je ne bouge plus, mais je ressens tout.....556

CHAPITRE 31 : Qu'est-ce qu'il se passe aujourd'hui, Benjamin ?.....574

CHAPITRE 32 : Il y a des choses que je ne suis pas prête à vivre…….....584

CHAPITRE 33 : Vivre à tout prix ou mourir pour ne pas souffrir même s'il reste un peu de vie ?.....588

CHAPITRE 34 : Tu es capable de grandes choses, Benjamin.....596

CHAPITRE 35 : Marcelle, cette chanson, elle est pour toi !.....602

CHAPITRE 36 : Le premier jour du reste de nos vies. 617

CHAPITRE 37 : Je crois que c'est ce qu'elle voulait....627

ÉPILOGUE.....634

CHANSON – Vie de bohème.....644

ELLES ONT BERCÉ CE ROMAN… (PLAYLIST).....648

REMERCIEMENTS.....651

DÉDICACE

À Tata Simonne, ma Marcelle à moi.

« Changer, ce n’est pas devenir quelqu'un d’autre,
c’est devenir qui on est et l’accepter »
Jacques Salomé.

« Les soins palliatifs, c’est tout ce qu’il reste quand il n’y a plus rien à faire »
L’Homme Étoilé.

« Je me suis senti comme un requin-tigre
Vous savez que les requins quand ils avancent plus, ils crèvent
Et le requin-tigre c'est, c'est, c'est le plus agressif
Quand il est immobilisé, il défonce tout ce qui passe
Et c'est la même chose avec les loups quand tu les coinces
Moi je me servais de, de la musique

Des, des mots, de, de l'écriture pour avancer
Pour progresser à travers l'existence
Alors quand j'ai perdu ça ben
Ben j'ai perdu ma capacité à progresser
C'est comme ça que je me suis mis à gueuler »

Fauve – Requin Tigre

CHAPITRE 1 : Je n'aime pas me faire remarquer. Là, c'est râpé.

Benjamin

L'ascenseur gravit lentement les étages, laissant à Lucile le temps de mâchonner un nombre incalculable de fois son immonde chewing-gum rose pâle que j'entraperçois parfois entre ses dents. Dans l'enceinte confinée de la prison de fer, ce bruit me répugne. Heureusement, ici, il n'y a pas de musique faussement planante pour adoucir l'attente et me vriller les tympans. Là où nous sommes, le silence est de mise. Des gouttes de pluie s'échappent de mes cheveux bruns pour atterrir à mes pieds. Sur ma tête, ça doit friser et partir dans tous les sens. Je fais la moue et réajuste la hanse de l'énorme

sac qui me cisaille l'épaule. Mon amie a été soulagée d'avoir quelqu'un à qui refiler ce truc qui pèse le poids d'un âne mort. Je n'ai pas pu le lui refuser. Soi-disant que c'est parce que je dois me montrer galant et que je suis un homme fort… Si on prend en compte que mon acolyte est plus baraquée que moi, sa tendance à blaguer à l'aide de bons vieux gros clichés sexistes, ainsi que ses bras parsemés de tatouages qu'elle trouve dans ses paquets de Malabars, je ne sais pas si cela se tient. Ma copine, on dirait un peu une œuvre d'art moderne. J'ignore si je trouve ça moche ou joli. Mais elle est bien comme ça. Sans sa carapace de décalcomanies et sa dégaine de garçon manqué, elle ne serait pas ma Lucile.

Je divague. Je divague toujours en pensant à des trucs complètement débiles, lorsque je suis dans un moment stressant. C'est comme cela que je me sens dans cette machine bringuebalante qui

nous emmène au septième ciel. Enfin, au quatrième étage du Pôle Santé du Grand Sud, qui, avec la vitesse fulgurante de la cage de métal, semble être le onzième. Dans le service de soins palliatifs, plus exactement. C'est la première fois que je viens et, même si ce n'est pas en tant que patient, l'angoisse me tord les boyaux. Cette vieille amie que j'ai dans la peau me fait ressembler à quelqu'un à qui l'on va ôter un membre ou annoncer que c'est la fin, qu'on ne peut plus rien faire pour moi. C'est peut-être le cas. Après tout, « palliatif », ça rime avec « sédatif », « dépressif » et « définitif ». Ça sonne aussi bien avec « apéritif », « laxatif » et « gérondif », mais là, ça n'a absolument rien à voir. Dans ma tête, c'est plus associé à « affectif », « attentif », « compréhensif » et « émotif ». *Mon petit côté poétique prend le dessus, je sais.* J'espère ne pas me tromper et y

trouver de l' « intrusif », de l' « abusif », de l' « agressif » et du « nocif ».

Le monte-charge à taille humaine s'immobilise dans une secousse peu rassurante. Mon acolyte me lance une œillade interrogative. Sans doute veut-elle savoir si je suis prêt. Si je ne vais pas me débiner comme les autres bénévoles après quelques semaines passées dans ces couloirs d'un bleu délavé, où se mêlent différentes odeurs, où bips de tensiomètres se marient avec cris d'agonie, en plus de la vie et de la mort. Comme si j'allais prendre mes jambes à mon cou à la moindre difficulté. Il faut dire que je ne suis pas le premier d'Hospit'Art à l'accompagner ici, alors je comprends que la présidente de l'association puisse avoir peur. En effet, tous les autres ont baissé les bras au bout d'une poignée d'interventions, trouvant cela trop éprouvant, trop gênant, trop morbide, trop difficile ou trop triste.

Moi, elle m'a épargné jusque-là, pensant que je ne ferais pas le poids, que je serais trop fragile. Peut-être bien. C'est le genre de trucs qu'on ne maîtrise pas, qu'on ne peut pas savoir à l'avance. Mais je suis son dernier recours et j'ai bien conscience de ce que ces passages hebdomadaires ici représentent pour ma meilleure amie. Ce partenariat lui tient tant à cœur ! Je ne l'abandonnerai pas, tout comme je ne l'ai jamais laissée tomber durant chaque coup dur que nous avons traversé dans cette sale pute de vie. On n'en est pas à notre premier coup d'essai, tous les deux. Alors, ma peur et mon appréhension, je les laisse dans l'ascenseur descendre dans un autre service.

Étrangement, cela ne sent pas la mort ou l'éther, comme je m'y attendais. Faute aux clichés véhiculés dans les livres et dans les films. En fait, aussi surprenant que cela puisse paraître, ce

service fleure bon les huiles essentielles qui font du bien. La lavande, l'eucalyptus, le thym, des trucs comme ça. Une vague fragrance de café flotte également dans l'air et une douce chaleur m'enveloppe. Je rassure la jeune femme en souriant tant bien que mal. Je traîne mon barda tel un fardeau. Ça résonne, ça cliquette, ça s'entrechoque, ça donne le La dans mon grand sac. Ces sons s'harmonisent parfaitement avec tous ces appels, ces sonneries, ces alarmes et ces souffles rauques qui sortent des chambres, de même qu'avec le couinement le moins discret du monde, celui de mes baskets sur le lino cyan moucheté d'anthracite. On a dit : « silence ! », mais ça aussi, c'est un stéréotype mis en place par des gens qui n'ont jamais mis un pied à l'hosto ou qui ne veulent pas trop montrer l'horreur de la réalité pour mieux vendre leurs jolies petites vidéos ou histoires à l'eau de rose.

Du pipeau ! *Comme celui qui se trouve dans mon baluchon…* Et c'est qu'elle ne m'aiderait même pas, Lucile ! Elle, elle s'en sort avec juste une petite valise toute légère et molletonnée qu'elle balance avec nonchalance au bout de son bras bariolé. Avec tout ce vacarme, notre arrivée est annoncée. Je n'aime pas me faire remarquer. Là, c'est râpé.

En arrivant vers l'infirmerie au centre du couloir, nous saluons une dizaine de blouses plus ou moins blanches selon leurs fonctions. Je me fais aussi discret que possible au milieu de tous ces médecins, infirmières, aides-soignantes, art-thérapeute, cadre de santé, agents de services, socio-esthéticienne, kinésithérapeute, psychologue, secrétaire et diététicienne, comme me l'indiquent leurs étiquettes nominatives. Tout ce petit monde papote à l'intérieur de cette salle vitrée de toutes parts, dans un joyeux mélange

d'éclats de rire, de chuchotements, de téléphones qui vibrent et de froissement de dossiers. Manquait plus que nous !

— On vous attendait ! s'exclame Alexia, une aide-soignante impatiente.

Pourtant, nous sommes parfaitement à l'heure. Mais il faut dire qu'ici, le temps passe différemment qu'à l'extérieur. Parfois trop vite, parfois trop lentement. Je dépose mon imposant bagage dans un coin de la pièce tandis que ma collègue signe déjà quelques documents administratifs pour indiquer notre présence dans le service. Question d'assurance, paraît-il. Des fois qu'on se ferait agresser physiquement par un petit vieux, qu'on volerait de la morphine, qu'on embarquerait cette jolie patiente si sympathique malgré ses cernes marqués et son turban de soie colorée ou qu'on se prendrait dans la tronche l'un des néons qui menacent de s'effondrer depuis ce

plafond moisi en placoplâtre. On a le droit de rester trois heures. C'est déjà pas mal pour passer dans les dix-huit chambres, si elles sont toutes occupées. Lucile a préféré me briefer sur tout cela avant de venir, pour ne pas perdre de temps.

D'ailleurs, cette dernière me regarde en coin encore une fois. J'esquisse un rictus derechef, l'air de dire que c'est bon, je ne vais pas la lâcher comme l'ont fait tous les autres, que je ne suis pas comme eux. Moi, j'ai envie d'être là. C'est vrai, même si j'ai un peu peur, cela ne me dégoûte pas, cela ne me dérange pas. La mort, je ne la connais pas personnellement, mais il m'en faut plus pour prendre la fuite. Ça m'énerve qu'elle croie que je ne vais pas tenir le coup ! Ce n'est pas parce que je prends des médocs à tour de bras et que je suis dans une mauvaise passe que je vais flancher pour si peu ! Toutefois, je la comprends, elle en a vu des tas qui baissent les

bras à la moindre difficulté et qui la déçoivent. Moi, j'ai la trouille, mais c'est tout. Et c'est plus la nouveauté de la situation qui m'effraie, plutôt que la proximité avec la grande faucheuse et les serviteurs d'Hippocrate. L'inconnu, l'imprévisible, avec ma maladie, je n'aime pas trop ça. C'est difficile à gérer.

— Il faudrait aller voir la dame d'la six, elle balise, nous harangue une silhouette massive depuis le bout du couloir.

Elle repart s'affairer dans une chambre, chargée de draps blancs, sans attendre une réponse. Lucile crache son bout de plastique rose dans une poubelle.

— Bonjour tout le monde ! scande mon amie avec un grand salut de sa main aux ongles rongés. Je vous présente Benjamin. C'est lui qui remplace la bande de couilles molles partis trop tôt pour vous apprécier et c'est accessoirement

mon meilleur ami, alors vous avez intérêt à prendre soin de lui !

Les présentations sont ainsi faites. Je me fais tout petit. Certains tiquent à la franchise de ce petit bout de femme à la tignasse rose. Il faut dire que mon acolyte de toujours dénote dans ce milieu aseptisé ! Elle n'en reste pas moins professionnelle et m'encourage à les saluer également.

— Bonjour, je m'appelle Benjamin et je suis musicien.

Elle s'empêche de rire et je sais très bien pourquoi. C'est sorti tout seul. C'est plus fort que moi. Les soignants ne nous en tiennent pas rigueur et nous accueillent chaleureusement. Je perçois cependant une once d'appréhension dans le regard de certains. Sans doute croient-ils que je vais les abandonner, comme tous les autres. *Ou que je vais bousiller le peu d'ouïe qu'il leur reste…*

C'est mal connaître Benjamin, le musicien. Quand on me donne des défis, moi, je les relève, surtout lorsque l'on ne m'en croit pas capable.

Soudainement, comme sortie de nulle part, une chevelure blanche qui semble tenir telle une pièce montée sur la tête d'une dame toute menue nageant dans sa longue blouse blanche, surgit devant nous. Je sursaute et détaille la nouvelle venue. Son regard bienveillant et sage que lui impose son âge, cerclé de grandes lunettes à monture d'écaille, nous salue. La broderie ornant sa tenue immaculée m'indique qu'il s'agit de la médecin-cheffe de service. Le docteur Vaillant. Il en faut, de la vaillance, pour diriger une telle unité ! Sans un mot, elle nous tend une liste des patients susceptibles d'accueillir notre démarche ainsi que leur numéro de chambre, avec quelques lignes succinctes sur leur pathologie. De cette manière, nous pourrons voir qui est « la dame de

la six qui balise » et tous les autres hôtes de cette unité où l'on accompagne à la fois la vie et la mort.

Le docteur parcourt les noms et annonce d'une voix claire :

— À la 400, c'est toujours madame Gérard. Elle dort beaucoup, donc je ne suis pas sûre qu'elle soit réceptive, mais vous pouvez essayer. À côté, il n'y a personne.

— Ah, il est rentré chez lui, monsieur Arnould ? questionne Lucile.

Puisque nous allions nous partager la liste, mon amie aux cheveux roses m'a aussi informé des quelques patients qu'elle a l'habitude de visiter, de leurs pathologies et de leurs préférences. Apparemment, celui-ci ne figure plus sur le papier.

— Non, il est mort avant-hier.

— Ah, faisons-nous en chœur.

Cela nous choque, alors que l'on voit bien qu'ici, Hadès, Thanatos ou encore Anubis viennent faire leur boulot pépère parmi les blouses blanches. Cela fait partie du train-train quotidien. Une semaine, ils sont là, à nous sourire dans leur dernier cocon et la suivante, pfuittt, c'est un autre corps décharné ou une âme en train de s'envoler qui l'a déjà remplacé. Il paraît qu'on s'habitue…

— 402, oui, je pense que monsieur Hernàndez peut aimer. Il est arrivé il y a deux jours et on ne le connaît pas encore bien, mais il est espagnol. Il a peut-être ça dans les gènes. 403, madame Duluc est un peu fatiguée et sa famille est là, mais cela ne vous dérange pas ?

— Non, pas du tout. Au contraire ! Cela permet parfois de faire de très belles choses, osé-je avancer.

Le médecin sourit à ma première prise de parole. J'ai l'impression de réussir un exploit.

— À la 404, vous le connaissez. C'est monsieur Priner. Il vous accueillera les bras ouverts ! Il vous attend depuis ce matin. C'est un danseur professionnel, donc la musique, ça doit lui parler. La cinq, on attend une entrée cet après-midi. En 406, cette dame est très inquiète, car on vient de lui annoncer la progression de sa maladie. Je pense que cela lui ferait du bien. Si vous pouvez passer pour lui changer les idées… Au fond, c'est pareil, elle attend son Johnny ! Aujourd'hui, elle a envie d'entendre « Je te promets » [1].

— Oui, oui.

Et ainsi de suite. Nous apprenons le nom des occupants, agrémenté parfois de quelques petites anecdotes sur leur vie, en lien avec leur métier ou leur passion. Certains patientent depuis le réveil que l'on franchisse le pas de leur porte. On est un peu leur seule attraction de la semaine, leur

[1] « Je te promets », Gang (1986), Johnny Hallyday.

fenêtre ouverte vers un monde plus festif que leur quotidien bien rôdé. D'autres, trop épuisés, préfèrent ne pas avoir recours à nos services ou sont trop perturbés pour comprendre ce qui leur arrive, dans les limbes d'un coma éternel ou provoqué par la morphine. C'est ainsi. Ici, c'est le repos du corps et de l'âme avant tout.

L'énumération se poursuit jusqu'à la dernière chambre, celle tout au bout du couloir. Le docteur Vaillant hésite et marmonne dans une barbe qu'elle n'a pas. Je trépigne d'impatience de commencer. Sylvie, une infirmière, repasse chercher une seringue.

Comme c'est elle qui s'en occupe, le médecin lui demande, sceptique :

— T'en penses quoi, pour madame Bourget ?

— La dame de la trente-six ? Je ne sais pas, répond la blonde à la blouse verte, repartant déjà avec son outil de torture.

— Même pas la peine ! Elle bronche pas, elle veut rien, elle se laisse aller, entend-on depuis le couloir.

Je crois reconnaître la voix de l'aide-soignante de tout à l'heure. Au moins, elle est catégorique et ne s'embarrasse pas du superflu.

— Madame Bourget. C'est une dame âgée, reprend la femme à la pièce montée sur la tête qui, à bien y réfléchir, s'apparente davantage à une choucroute. Elle est arrivée en début de semaine et elle n'a pas dit un mot. C'est à croire qu'elle est totalement muette ! Cela m'étonnerait que vous arriviez à obtenir quelque chose d'elle.

— D'accord, de toute manière, on a déjà pas mal de monde à voir. Je ne suis même pas sûre que l'on arrivera à faire toutes les chambres, s'excuse Lucile.

Elle contemple la liste qu'elle a annotée de son écriture ronde au fur et à mesure de notre

avancée à la suite de la cheffe de service aux pas aussi légers que des caresses. Je la regarde, attendri, lorsqu'elle est en train de se relire d'un œil expert, réfléchissant à quelque chose qui m'échappe.

— On peut toujours passer la voir, on ne sait jamais ! tenté-je, gêné que cette petite dame soit laissée pour compte simplement parce qu'elle ne parle pas, alors que tous les autres ont mérité une attention particulière.

Après tout, nous sommes là pour ça, pas pour se tourner les pouces. J'ai toujours été attiré par les brebis galeuses, ceux que l'on met à l'écart à cause de leur différence. Et puis, si la mamie ne prononce pas de mots, peut-être qu'elle pourra s'exprimer autrement grâce à nous ! C'est un peu l'essence de notre présence ici et je suis déçu de constater que ma collègue semble l'avoir oublié.

— Bah, si ça te fait plaisir, soupire Lucile. Je prends les chambres impaires et toi, les paires. Ça te va ?

La tatouée me montre le bout du couloir comportant la fameuse chambre 436. Le service se divise en deux parties égales, gauche et droite, avec l'infirmerie au milieu. D'après ce qu'elle m'a expliqué, chacun choisit quelques chambres pour se répartir les différents patients, même s'il nous arrivera de nous retrouver dans un même lieu lorsque cela est nécessaire et que le temps nous le permet. J'acquiesce et me dirige vers mon grand sac. Lucile est déjà partie avec son étui vers la porte de madame Gérard contre laquelle elle toque trois petits coups avant d'entrer sur la pointe des pieds. Très vite, une douce mélodie s'échappe de la chambre. Je ne sais pas ce qui est le plus beau : le son du violon de ma talentueuse amie ou le rire de la patiente à la joie retrouvée.

Ces deux harmonies font entrer du soleil dans le service.

Je souris malgré moi. Ici, dans ce lieu silencieux et tellement humain, où tant de paradoxes existentiels se jouent, nous amenons le bonheur, la beauté. De mon immense cabas de Mary Poppins [2], j'extirpe délicatement un bâton de pluie et deux petits maracas que je glisse dans les poches arrière de mon jean. Peut-être viendrais-je chercher les cymbales, les clochettes ou la flûte à bec en renfort, selon les goûts de chacun. Je garde mes mains libres pour saisir ma guitare sèche dans sa housse et la dévoiler au grand jour. Sous le regard apathique de l'aide-soignante – celle qui braille à tout va avec la discrétion d'un poissonnier en plein marché – je pars jouer de la musique pour madame Bourget de la chambre

[2] Personnage du film éponyme « Mary Poppins », Robert Stevenson (1964), adapté du livre de Pamela L. Travers.

436. Son silence m'a intrigué. Je commencerai donc par elle. J'aurais tout mon temps d'aller visiter les autres patients.

CHAPITRE 2 : Qu'est-ce que c'est que ce bazar, encore ?

Marcelle

Quarante-six. Il y a quarante-six carreaux au plafond. Je les ai comptés. J'ai dû m'y reprendre à plusieurs reprises, à cause de ces fichus remèdes qui me donnent le tournis. Je sais aussi que les volets roulants qui couinent lorsqu'on les ouvre comptent cinquante-trois lamelles et que la climatisation de la salle d'eau se met en route toutes les douze minutes. Compter les choses, il paraît que ça entretient la mémoire. C'est comme dénombrer les moutons qui sautent pour s'endormir. Ça ne change pas la face du monde, mais ça occupe. Il faut dire que ce n'est pas le temps qui manque, depuis que je suis ici ! À part

les passages réguliers de ces petites demoiselles plus ou moins charmantes pour me forcer à avaler quelques cachets dont le nom et la raison de finir dans mon estomac fatigué m'échappent, rien ne se passe. Elles me demandent aussi si tout va bien, si j'ai uriné correctement, combien j'ai eu de selles et leur allure, m'apportent un jus d'orange et une madeleine datant de l'avant-guerre, lavent le sol avec une serpillière à usage unique ou encore ferment mes stores le soir, comme si je ne pouvais pas le faire moi-même avec la petite télécommande.

Il y a aussi la toubib en chef qui me rend visite, une dame avec une choucroute sur la tête et des lunettes de hibou. Drôle d'animal. Un animal qui se déplace sans bruit de ma porte à mon lit. Elle a l'air bien sympathique, mais elle me parle comme à une demeurée. Je sais que je suis passée d'âge, mais j'ai encore toute ma tête ! Et ce n'est pas la

peine de venir me voir tous les jours pour m'annoncer que mon cancer des poumons progresse, qu'il déborde jusqu'à d'autres parties de mon corps [3], qu'on ne peut plus rien faire, que si j'ai mal, je dois les avertir pour qu'ils me soulagent au plus vite, qu'il ne faut pas laisser la douleur s'installer – à mon âge, cela ne sert plus à rien de souffrir, à ce qu'on dit ! – , que je dois envisager de quitter ce monde sous peu. Je sais que je suis foutue ! Je suis vieille et malade depuis dix ans, pas gâteuse !

Quant à ma mort, bien sûr que j'y ai pensé. Tout est déjà organisé. L'urne, l'endroit où déposer mes cendres, qui le fera, combien ça coûtera et tout le bazar. S'agirait pas que mon idiot de fils ne respecte pas mes dernières volontés ! Ce grand benêt serait bien capable de

[3] Marcelle veut dire par là que son cancer se situe initialement sur ses poumons et qu'il évolue avec des métastases dans d'autres organes.

me ranger dans un cercueil en merisier avec des poignées ouvragées, avant de me passer à la messe pour m'enterrer dans le petit cimetière de sa bourgade de cambrousse, parce que c'est plus pratique, c'est plus près pour venir te voir, maman. Tu parles ! Ça doit faire quinze ans que je ne l'ai vu qu'en coup de vent et en coups de téléphone pour le Nouvel An, alors ne venez pas me raconter qu'il viendra me visiter dans mon champ de tombes tous les dimanches avec des chrysanthèmes ! On ne change pas les vieilles habitudes. On ne change pas les gens. Et puis, je n'aime pas les fleurs. Surtout celles qu'on apporte aux morts. *Enfin, à part les amaryllis…*

Ici, c'est peut-être moins pire qu'ailleurs, mais il y a encore des progrès à faire ! Les pontes du bistouri et de la chimio, ainsi que leurs sbires et leurs plus fidèles serviteurs tous sapés pareils ne sont pas bien méchants, mais il leur manque un

peu de jugeote et d'oreille attentive. À mon époque, un toubib, ça écoutait d'abord ce qu'avait à dire le cœur du patient avant de lui injecter quoi que ce soit. Je parle et je pense comme la vieille peau que je suis : c'était mieux avant ! Alors pour les faire chier, comme ils ne me comprennent pas, j'ai décidé de ne plus parler. Comme si j'allais leur accorder mes derniers mots, à eux qui ne me connaissent pas et ne savent même pas d'où je viens. Pourtant, je pourrais ! En plus d'avoir toute ma tête, ma langue et mes cordes vocales fonctionnent parfaitement. Du moins, pour l'instant. Cette saloperie ne les a pas encore atteintes. Je vois que ça les embête, les blouses blanches, qu'elles cherchent pourtant à communiquer, mais qu'elles ne savent pas déchiffrer mon corps qui parle à la place de ma bouche. Elles y mettent du leur, ça, on ne peut pas le leur reprocher. Moi qui croyais que c'étaient

toutes des tir au flanc à la limite de la maltraitance, je me fourrais le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Je soupire, mais pas trop fort, pour qu'elles ne pensent pas que je joue la comédie dès qu'elles ont le dos tourné. J'aimerais que mon petit jeu dure encore un peu. Faut bien passer le temps, ici, où il s'étire encore plus que celui que je comptais dans mon fauteuil face à la fenêtre, à la maison. La maison…y retournerais-je un jour ?

Je n'ai pas le temps d'y penser, car, justement, on frappe à ma porte. Trois tocades fermes et franches. Je ne les reconnais pas. Je sais que les coups mollassons appartiennent à la jeune fille qui vient avec mes plateaux-repas. L'unique estocade, c'est celle en blouse orange qui s'occupe du pipi et du caca. L'effleurement discret du panneau en mélaminé appartient au docteur Vaillant aux horaires variables. Le « toc-toc » malhabile au

kinésithérapeute. Cependant, ceux-là sont inconnus au bataillon. Je me recouche immédiatement, bien droite dans mon lit blanc comme dans un linceul. Je pince mes lèvres et fronce les sourcils. Je n'ai pas envie d'être dérangée. Je n'ai pas envie de parler. Rien à leur dire. Je dois me taire.

La porte s'ouvre sur un jeune homme au regard vif, qui brandit une guitare sèche et arbore un sourire sincère. Qu'est-ce que c'est que ce bazar, encore ?

CHAPITRE 3 : Bonjour, je m'appelle Benjamin et je suis musicien.

Benjamin

Avant de franchir la porte de cette dame, j'essaie de m'imaginer, rien qu'avec son nom, à quoi elle peut ressembler. Je sens que cela va devenir mon rituel quand je viendrai ici, un petit jeu entre moi et moi. *On s'amuse comme on peut !* Ainsi, de quoi pourrait avoir l'air madame Bourget ? Mis à part qu'elle est vieille, malade et qu'elle ne prononce pas un mot, je n'en sais pas grand-chose. Son silence m'obsède. C'est surtout l'agacement qu'il provoque chez les soignants qui m'interpelle. Se tait-elle parce qu'elle ne veut pas parler ? Parce que son état de santé ne le lui permet plus ? Ou parce qu'elle a toujours été

ainsi ? Mystère et boule de gomme. Ce détail m'empêche pourtant de l'imaginer en gentille petite mamie-bigoudis en chemise de nuit à rayures mauves, à qui il manquera des dents lorsqu'elle me sourira du fond de son lit. Elle serait comme un mixte de la Tatie Danielle du célèbre film [4] et de ma voisine nonagénaire qui me zieute avec suspicion à chaque passage dans le sillage de son œilleton, accompagnée de son chat hirsute et rachitique. En termes de vieillesse, ce sont là mes seules références. Mes parents sont encore trop jeunes pour que je les considère comme vieux, tout comme ceux de ma fiancée.

Ma musique réussira-t-elle à délier la langue de madame Bourget ? Quelle chanson voudra-t-elle entendre ? Est-elle plutôt Johnny Hallyday comme l'inénarrable madame Landois de la chambre d'en face ? Ou préfère-t-elle la musique classique de

[4] « Tatie Danielle » (1990), Étienne Chatiliez.

Lucile ? Je n'en ai aucune idée. J'espère simplement parvenir à toucher juste, mais je ne dispose d'aucun moyen de le savoir à l'avance. Je n'hésite pas longtemps, car j'aperçois l'aide-soignante bourrue s'avancer vers moi. Je n'ai pas envie d'avoir à faire à son caractère de cochon ni qu'elle me prenne pour une poule mouillée. *Advienne que pourra. J'y vais et on verra !* Je pousse la porte au liseré bleu, trop heureux d'échapper au vil mastodonte.

Dans une bonne odeur de lavande, je découvre une silhouette noyée dans ses draps blancs, des mains noueuses rassemblées sur son ventre creux. Le visage fermé, madame Bourget admire le plafond de ses prunelles claires. Malgré moi, avec toujours ces mêmes mots qui me hantent, je me présente d'une voix claire et ânonne le petit speech que j'ai répété inlassablement dans ma

caboche pour expliquer la raison de ma venue pouvant paraître incongrue :

— Bonjour ! Je m'appelle Benjamin et je suis musicien. Je suis bénévole de l'association Hopsit'Art. Je viens vous chanter une petite chanson pour espérer vous faire du bien.

Sur ces mots, je commence à gratter quelques arpèges pour réveiller ma guitare et délier mes doigts engourdis par le froid de novembre. Ou plutôt par la crainte. Une fois envolée la peur de la nouveauté, c'est à présent celle de mal faire qui m'habite. Du côté de la patiente, aucune réaction. Ayant anticipé ces hostilités au départ – après tout, que vient faire un musicien à l'hôpital ? En plus, à l'heure de la sieste ! – , je tente une autre approche afin d'impliquer madame Bourget.

— J'ai aussi emmené des instruments avec moi, annoncé-je en lui montrant le bâton de pluie et l'un des maracas que je fais sonner entre mes

doigts. Si vous le souhaitez, vous pouvez en jouer avec moi.

Je dépose les percussions à portée de main, sur la table de nuit de l'aînée dénuée de toute émotion. Voire de toute vie. Raide dans son plumard, le regard fixe. Elle attend. Quoi ? La mort, sans doute. Je ne sais même pas si elle m'entend. Je m'approche un peu pour voir si elle respire. *On n'est jamais trop prudent !* Je patiente quelques secondes, retenant mon souffle. Sa poitrine se soulève légèrement et régulièrement, je suis soulagé. Sur le bracelet en plastique bleu dans lequel flotte son frêle poignet aux os saillants, j'apprends qu'elle se prénomme Marcelle. Cela me donne une idée, ne me laissant pas démonter par son absence de réaction.

— « Marcelle, t'es comme une fée pour moi, comme celle des contes d'autrefois. Marcelle, y'a un truc qui cloche pas. C'est ton nom, c'est ton

nom, c'est ton nom » [5], entonné-je en me déplaçant en rythme autour du lit médicalisé.

Le début de cette chanson de Jean-Louis Aubert fait réagir Marcelle. Juste un petit mouvement de ses quelques cils, comme un battement d'ailes de papillon autour de ses yeux d'un bleu limpide. Sûrement qu'elle ne doit pas connaître cet air au vu de son âge, mais entendre son prénom en musique en surprendrait plus d'un.

Enhardi par ce signe de vie, je poursuis ma mélodie avec plus d'entrain :

— « Allongée là, la Belle au bois, tu as bougé ton petit doigt. Tu m'as soufflé : approche-toi, ça fait longtemps qu'aucun homme n'est entré chez moi ! ».

Ce couplet arrache un faible sourire à la vieille dame. Un froissement du coin droit de sa bouche, déclenchant l'apparition d'une cascade de rides

[5] « Marcelle », Roc Eclair (2010), Jean-Louis Aubert.

dévalant la pente abrupte de ses joues jusqu'à arriver au joli vallon créé par une fossette. Aurais-je touché juste avec le sujet des hommes ? Il est vrai que mis à part le kinésithérapeute et moi, petit musicien du samedi, il n'y a pas d'autres représentants de la gent masculine dans le service pour ce que j'en ai vu. D'ailleurs, Marcelle a-t-elle un mari, des enfants ? Ou est-elle irrémédiablement seule dans cette chambre trop grande, trop vide pour elle ? Et comment c'est, chez elle ? J'ai envie de lui demander, mais j'ai trop peur d'être indiscret. Ce n'est pas mon travail, je le laisse à la psychologue. Moi, je suis juste là pour pousser la chansonnette et tuer le temps.

— « Tu as ouvert de jolis yeux bleus qui me regardaient du fond des cieux. Tu m'as souri, j'ai fait de mon mieux. Ça f'sait cent ans qu't'avais pas

ri. J'ai vu un visage d'enfant qui me lisait en dedans. »

Les deux orbes cyan de Marcelle se vrillent aux miens et c'est là que je sais que j'ai gagné. Gagné quoi ? Sa confiance, son attention, son intérêt, je ne sais pas. Grâce à la dernière phrase de ce couplet lourd de sens, nous sommes à présent connectés par un lien indescriptible. J'ai effectivement l'impression que ce regard bleu comme le ciel perce mes plus profonds secrets et peut lire en moi comme dans un livre ouvert, sans doute grâce – ou à cause ? – à l'expérience de son grand âge. Que voit-elle en moi ? Peut-elle percevoir à la fois ma grande joie d'être là, à jouer de la musique pour elle, et mon immense peur de m'y prendre comme un manche ? *Un manche de guitare, cela va de soi…* Sait-elle, en un clin d'œil, que je me sens mal dans ma peau et dans ma vie lorsque je ne suis pas cramponné à ma guitare tel

un naufragé à sa bouée en pleine tempête ? Honteux, je baisse les yeux. Je rate un accord, mon majeur et mon annulaire ripent sur la frette. Ce son discordant fait ciller Marcelle à nouveau. Encore plus gêné, je rougis. Une personne lambda ne tiquerait pas sur cette maladresse. Ainsi, madame Bourget aurait-elle l'oreille musicale ?

Je me reprends rapidement et poursuis ma chanson :

— « Tu m'as dit : s'il te plaît, t'en vas pas ! Ça fait longtemps qu'aucun homme ne m'a pris dans ses bras. Oh Marcelle, t'es comme une fée pour moi, comme celles, des temps d'autrefois. »

Lorsque je relève les yeux, l'aînée me sourit sincèrement. Une belle rangée de dents blanches dans sa bouche aux lèvres fines me redonnent confiance en moi. C'est alors que quelque chose d'improbable se produit : Marcelle fredonne le refrain avec moi ! Au début, je n'en suis pas sûr,

tellement le son de sa voix est léger. Ce sont ses lippes remuant faiblement dans la clarté de l'après-midi qui me mettent la puce à l'oreille. Alors je joue plus doucement pour pouvoir l'entendre, malgré la crainte qu'elle prenne peur et qu'elle sombre à nouveau dans son mutisme. Il n'en est rien. L'aïeule pousse même sa voix, d'abord tremblante, puis de plus en plus assurée. Marcelle chante juste et bien en rythme. C'est ensemble que nous terminons la chanson, entre les « Marcelle » et les « c'est ton nom, c'est ton nom » chantés en boucle. J'aimerais que cet instant ne se termine jamais. Cette symbiose est magique ! Je comprends alors l'enthousiasme de Lucile lorsqu'elle me raconte ces moments hors du commun qu'elle passe ici. Je prolonge ce moment de grâce sans vergogne. Tant pis si je ne vois que Marcelle aujourd'hui. Après tout, c'est mon premier essai, il faut que je prenne mes marques.

La présidente de l'association se chargera des autres ou viendra trop vite me rappeler à l'ordre d'un tonitruant : « Bouge tes fesses, Ben ! J'vais pas me taper le boulot toute seule ! ». *Grand bien lui fasse…* Toutefois, la fin de la chanson signifie aussi entendre la vraie voix de Marcelle, celle qui me parlerait un peu plus d'elle pour savoir ce qui l'a tant touchée dans ce morceau. La curiosité l'emporte et je cesse de faire sonner mon instrument sur un ultime accord de Mi.

Je dépose ma guitare contre le mur, m'empare des maracas pour me donner une contenance et observe l'alitée. Avec la plus grande discrétion, deux gouttes d'eau salée dévalent la colline de ses joues. Pourquoi ? Pourquoi Marcelle pleure-t-elle alors qu'il y a quelques secondes, nous étions aux anges ? Qu'ai-je fait ? Je savais bien que j'aurais dû continuer de chanter ! Mal à l'aise, je ne sais pas quoi faire de mes dix doigts qui sont déjà en

mode vibreur. Jouer des maracas à cet instant serait complètement déplacé.

— Ce n'est pas de ta faute, mon grand, me rassure un murmure marqué de sanglots. C'est la musique qui me fait ça. Ça fait si longtemps, comme dans la chanson !

— Je suis désolé, je ne voulais pas vous faire pleurer ! m'excusé-je en remballant mon matériel avec empressement.

J'en laisse tomber un maraca et le bâton de pluie manque de rouler au bout de la pièce. En effet, il vaudrait mieux que je laisse Marcelle tranquille au plus vite, même si la perspective d'aller chanter l'intégrale du répertoire de Johnny Hallyday à sa voisine de chambre ne m'enchante guère. Mais j'ai assez fait de mal ainsi. Si c'est la musique qui provoque ses pleurs, c'est qu'elle doit remonter de mauvais souvenirs à la surface de sa conscience, des moments regrettés qu'elle ne

pourra plus vivre. Ça a ce pouvoir-là aussi, la musique, ça peut faire planer à trois milles comme redescendre six pieds sous terre dans la cave aux souvenirs. Parfois, il ne sert à rien d'aller remuer tout cela… J'aurais dû l'anticiper avant de mal faire et de faire tout ce mal, comme j'en ai eu si peur. Comme quoi, les peurs ne sont parfois pas là sans raison.

— Non, s'il te plaît, ne t'en va pas !

Si c'est comme dans la chanson, encore une fois, va-t-elle alors me demander de la prendre dans ses bras ? Je me fige sur place.

— S'il te plaît, chante-moi une chanson d'Alex Steel, me prie encore la toute petite voix, du fond de ses draps blancs. « Vie de bohème » me ferait très plaisir.

Comment résister à une telle demande ? Dans son chagrin, Marcelle sourit à nouveau. Je perçois dans son regard l'attente fébrile d'une réponse,

comme si sa vie en dépendait. Que représente « Vie de bohème », cette mélodie aux paroles intenses sur un amour interdit, chantée par ce vieux monsieur au chapeau de cow-boy qui a connu ses heures de gloire dans les années quatre-vingt ? Bien sûr, je connais les accords entre folk et country et les mots qui composent couplets et refrains. C'est l'un des rares succès de cet artiste tombé aux oubliettes après quelques vagues médiatiques. Pas pour l'aînée, apparemment. D'un signe de tête, reprenant place en face de son lit, empoignant ma fidèle compagne à six cordes, j'acquiesce sans trop comprendre. Je pense qu'elle ne m'en voudra pas si je ne me souviens plus de quelques phrases de ces paroles fantasques ou que je bidouille quelques arpèges quand je ne suis plus sûr de ce que je chantonne. J'ai dû apprendre cette chanson lorsque j'étais en deuxième année à l'école de

musique. On raconte que la country, c'est le must pour apprendre la guitare. Cela reste à prouver. Mes doigts cherchent les cases comme ma langue cherche ses mots.

Sous l'œil attentif de la vieille dame, j'entame la première strophe de la plus célèbre chanson d'Alex Steel d'une voix claire :

— Je crois qu'elle était belle dans sa robe fleurie. Elle était aussi celle que mon cœur avait choisi…

Le visage de Marcelle s'illumine. Elle devient radieuse et aussi belle que la fille de la chanson. Je ne serais pas étonné si sa chemise de nuit défraîchie se transforme soudainement en robe fleurie.

CHAPITRE 4 : Je sens que je vais vivre de grandes choses.

Benjamin

Je suis de retour dans cet ascenseur sordide. Lucile me zieute en biais. Qu'est-ce qu'elle va sortir encore, comme connerie ? Elle a repris un chewing-gum, mais c'est à peine si je perçois ses mastications. Dans mon esprit, je suis encore dans la chambre de Marcelle, accroché à ses yeux rieurs semblables à un ciel d'été et son visage si joyeux qu'elle a paru rajeunie de quarante ans à la fin de ma chanson. L'aînée m'a applaudi et remercié mille fois, jusqu'à ce que j'entende la patiente de la chambre attenante gueuler : « Et mon Johnny, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? ». Nous avons ri. J'ai eu envie de rester

caché avec la petite mamie dans cette pièce pastel et de lui chanter toutes les chansons du monde. C'est comme si nous étions redevenus des enfants. Cependant, l'âge de raison a regagné ma nouvelle amie qui m'a montré la porte après un ultime sourire. J'ai emporté mes instruments qu'elle a regardés avec regrets.

Lorsque j'ai actionné la poignée, j'ai entendu une petite voix inquiète dans mon dos :

— Tu reviendras, Benjamin ?

J'ai stoppé mon geste et me suis retourné, arborant l'air le plus rassurant que j'ai pu, avant de lui promettre :

— Bien sûr, Marcelle. Je serais fidèle au poste tous les samedis !

— Alors, à samedi. Et peut-être que je te raconterai ! a déclaré Marcelle d'un air énigmatique, se redressant sur son oreiller.

— Vous me raconterez quoi, Marcelle ?

— L'histoire de cette chanson.

Et elle m'a laissé là, avec cette promesse d'une histoire et d'une rencontre à venir. Ensuite, dans la chambre de madame Hallyday, je ne sais plus ce que j'ai chanté. Elle n'a pas râlé, donc je peux en déduire qu'au moins, je ne me suis pas trompé d'artiste. Pour le petit monsieur d'à côté aussi, ma mémoire me joue des tours. Impossible de me rappeler si je lui ai joué « La lambada » [6], « Imagine » [7], « Stairway to Heaven » [8] ou « Highway to Hell » [9]. *Quoique, ces deux dernières auraient vraiment été de mauvais goût…*

À ma sortie, toute l'équipe a été sidérée que je sois resté aussi longtemps dans la chambre du bout du couloir, d'autant plus lorsque je leur ai annoncé que Marcelle parle très bien. Aurélie,

---

[6] « La lambada », Worldbeat (1998), Kaoma.
[7] « Imagine », Imagine (1971), John Lennon.
[8] « Stairway to Heaven », Led Zeppelin IV (1971), Led Zeppelin.
[9] « Highway to Hell », Highway to Hell (1979), AC/DC.

l'aide-soignante qui vocifère ne m'a pas cru. *Soi-disant que j'entends des voix. À d'autres ! Je sais que je suis taré, m'enfin quand même !* C'est plutôt la dame de la onze qui a des hallus à cause des sédatifs surdosés et qui hurle à la mort parce qu'on lui crie des obscénités dans les oreilles. Comme quoi il suffit parfois de s'y prendre autrement, de manière moins conventionnelle, pour toucher le cœur des gens et les aider à s'ouvrir au monde. Oui, mais voilà, je ne suis qu'un pauvre petit musicien qui n'y connaît rien face à leur savoir médical, alors c'est très mal passé. Seule la psychologue m'a souri lorsque je les ai tous salués et assurés de ma présence la semaine prochaine.

— Elle t'a fait quoi, la vieille, pour que tu restes aussi longtemps dans cette chambre et qu'elle ne soit plus muette ?

La voix de Lucile me tire de mes pensées. À son ton railleur, je devine le fond de sa blague qui n'en est pas une. *Sérieusement, elle s'est réellement imaginé que je virais gérontophile ?* En même temps, c'est vrai que j'y suis resté plus que le quart d'heure réglementaire dans cette fameuse chambre 436. Je ne réponds même pas tellement ça vole bas. À la place, je la prends dans mes bras et la remercie de m'avoir amené là. Je sens que je vais vivre de grandes choses, des choses dont j'ignore encore l'importance.

Nous nous quittons sur le parking en bas de l'hôpital.

— T'inquiète, Benji ! La semaine prochaine, ils auront déjà tout oublié, me rassure la violoniste.

Sans doute parle-t-elle de la joyeuse équipe vêtue de blanc et de leurs convictions médicales mises à l'épreuve de la magie de la musique.

— Je ne demande que ça !

À présent, il ne pleut plus. Le sol de bitume sèche sous un fin rayon de soleil qui peine à percer à travers les altocumulus omniprésents. Mon amie repart sur son indémodable Vespa verte opaline, son étui de violon calé entre ses jambes. Elle me salue de la main, manquant de faire une queue de poisson à un pauvre automobiliste qui n'a rien demandé. Quant à moi, je me dirige vers ma voiture dans laquelle je dépose ma guitare et mon gros sac de percussions sur la banquette arrière. L'asso n'a pas encore de local et c'est moi qui ai le plus grand appartement pour stocker le matériel. Une fois installé au volant, le pare-brise me montre l'hôpital qui s'élève devant moi avec ses façades blanches et grises, salies par le temps qui passe, même si ce complexe est assez récent. Un regroupement de plusieurs cliniques et hôpitaux qui a fait le bonheur des patients et des praticiens il y a quelques années seulement. Une

technologie de pointe, des valeurs fortes, les meilleurs médecins et une grande capacité d'accueil, avec un pôle cancérologie de renom et les bénéfices du secteur privé par rapport au public, voilà quelle est la structure dans laquelle je viens de passer mes meilleures heures depuis longtemps. La bâtisse impressionne et est à la hauteur de ce qu'elle promet à ses clients. Le tout au sud de Tours – d'où le nom, sûrement. Quand ils l'ont décidé, le budget innovation devait déjà être épuisé – au carrefour des grands axes et proches des zones commerciales. Ils ont bien étudié le truc, pour une fois. Il faut dire que la ville compte ses plus grands CHU en plein centre, donc bonjour l'accessibilité et les mois d'attente pour obtenir une pauvre consultation auprès d'un spécialiste débordé ! Le bâtiment me regarde une dernière fois de ses mille yeux vitrés, en attendant de me revoir samedi prochain. Quelle est la

fenêtre de Marcelle parmi toutes ces ouvertures par lesquelles on ne voit jamais rien ?

Ma berline s'extirpe du parking et s'engage sur la rocade pour rejoindre mon domicile en centre-ville. Il n'y a presque personne sur la route. C'est sinistre. Je réalise soudain que je n'ai pas envie de rentrer chez moi. Pourquoi ? Parce que je sais exactement ce qui m'y attend, que la surprise n'y est pas permise, avec ma fiancée qui aime tout contrôler et mon boulot qui est trop bien régenté. Alors qu'ici, paradoxalement, dans l'attente de la mort, chaque jour est unique et réserve son lot d'instants d'émerveillement, d'imprévus, aussi morbides soient-ils. Là-bas, pas de Marcelle qui pleure de joie ni de soignants aux gestes bienveillants. Juste des habitudes. En même temps, j'aime bien ça. C'est confortable et rassurant. En plus, ça s'accorde bien avec ma maladie. Enfin, c'est ce que je croyais jusqu'à

cette après-midi où je les ai un peu bousculées et où j'ai osé marcher vers l'inconnu. Je ne pensais pas être capable d'y parvenir, de me contrôler, de bien me comporter, de ne pas me laisser dominer par une crise d'angoisse. De grosses gouttes de pluie pleurent sur mon pare-brise, mais aussi sur le cuir lustré de mon volant et sur mes mains nues. Je remarque que l'émotion me submerge malgré moi. Je pleure pour Marcelle et tous les autres qui ne seront bientôt plus là, je pleure pour ce moment plaisant passé auprès de l'aînée et qui est déjà terminé, je pleure pour ma vie minable, mon couple minable, mon job minable et pour moi aussi, le minable.

J'actionne les essuie-glaces et mes paupières, parvenant à destination sous le déluge météorologique et émotionnel. Je trouve une place à des lieues de mon immeuble, obligeant ma guitare à prendre l'eau. J'espère qu'elle survivra.

Pas le choix. Durant le trajet qui me ramène à mon logis rue Nationale, j'efface toute trace de mes émotions négatives. Tania me reproche toujours d'être trop émotif. Qu'un homme, ça ne pleure pas. Que tant pis si les larmes refoulées restent à l'intérieur de mon corps et que c'est mon cœur qui se noie. Il faut que je sombre en silence, elle n'a pas besoin d'entendre mes lamentations. Mais parfois, c'est plus fort que moi. Ça déborde, ça tempête et je ne me maîtrise pas. Elle ne comprend pas que ce n'est ni volontaire ni pour l'emmerder. Que c'est la maladie qui fait ça. Que ça fait partie de moi, que ça ne changera pas. Que ce n'est pas une question de volonté ou de motivation. Que je suis comme ça, c'est tout. Ainsi, mieux vaut qu'elle ne voie pas mes larmes.

***

L'ascenseur – encore un ! Mais plus moderne, cette fois. Et sans Lucile – me hisse jusqu'au troisième et dernier étage du bâtiment de pierres beiges et au toit d'ardoises. Le gamin du deuxième a dessiné une bite bleue au crayon gras sur le miroir qui en tapisse le fond. Il a quel âge, déjà ? Dix ans à tout casser ? Moi, à cet âge-là, je ne savais même pas ce que c'était et encore moins m'en servir. Je prends un coup de vieux. La différence entre les générations se creuse de plus en plus. Mes trente-trois ans me reviennent dans la gueule à cause d'un organe sexuel grossièrement tracé qui se dresse fièrement devant mon image reflétée. Pathétique.

Les portes coulissantes me délivrent sur le palier. Dans le couloir, mon paillasson m'accueille chaleureusement en me souhaitant la bienvenue de ses vieux poils hérissés. Tania voudrait que je le change, que je jette cette saleté qui

m'accompagne depuis ma chambre d'étudiant et qui lui dit « Bienvenue » tous les jours à elle aussi. Je pousse la porte qui n'est pas verrouillée, me déchausse et range avec soin mon matériel de musique dans le placard de l'entrée. Ma concubine n'aime pas quand il y a des choses qui traînent, surtout lorsqu'il s'agit de mes affaires et que cela fait du bruit.

Dans la même position dans laquelle je l'ai laissée lorsque je suis parti pour l'hôpital, Tania est assise sur notre canapé d'angle en simili cuir blanc, les jambes repliées sous elle. Dans le salon, elle est en pleine lecture de Vogue, dont le numéro mensuel vient de sortir. Après tout, c'est du célèbre magazine de luxe qu'elle tire sa principale inspiration pour son métier : décoratrice d'intérieur. *Mais seulement pour des gens dont le revenu annuel dépasse les six zéros, s'il vous plaît. Ne comptez pas sur elle pour relooker les murs et*

l'ameublement de votre pauvre studio dans un HLM. Ce serait lui faire affront ! Sa petite robe noire épouse subtilement ses formes et sa longue queue de cheval rassemblant des cheveux parfaitement lissés se glisse dans son dos. Je l'observe un instant et m'émeus de sa beauté.

Elle relève ses yeux bleus cerclés d'un trait noir vers moi :

— Ah, Benjamin, tu es là ?

Non, non, ce n'est pas moi, c'est mon fantôme. À question con, réponse con ! Au fond, ma conscience n'a pas tort. En ce moment, dans ma vie, j'ai l'impression de n'être que le spectre de moi-même, de traverser mon existence sans en ressentir les émois à l'intérieur d'un corps sans substance. Je me penche pour embrasser cette gravure de mode dans ce sofa que la tendance actuelle lui a conseillé. Tout comme l'intégralité de notre mobilier. Dans le fond, n'est-ce pas un cruel

manque d'originalité et de créativité ? Peut-être, mais Tania pioche toujours ses idées dans ce qui se fait de mieux. Et, accessoirement, de plus onéreux. Pourquoi s'en priver ? Nos deux salaires nous permettent amplement de subvenir à nos besoins, alors autant lui faire plaisir.

Dehors, le tram passe et annonce son arrêt d'un coup de sonnette. Je ne m'y habituerai jamais, moi qui ai grandi à la campagne. Cependant, Tania est une citadine n'ayant jamais quitté le centre-ville de la capitale tourangelle – qui serait le comble du luxe, à défaut de résider à Paris – , alors je garde le silence. Je prends place à côté d'elle et étends mes jambes. Je penche la tête en arrière et elle ne retombe sur rien. Les repose-tête et les dossiers ne sont pas tendance, apparemment. Un soupir d'aise s'échappe sans grâce de ma bouche. Enfin chez soi. Enfin du repos.